L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS
paraissant 72 rue de Chartres
NOUVELLE-ORLEANS ;
DIMANCHE MATIN, 26 JANVIER.

FEUILLETON.

LES

INVISIBLES DE PARIS.

PAR GUSTAVE AIMARD.

PREMIÈRE PARTIE.

LES COMPAGNONS DE LA LUNE.

XIII.

OÙ BATON TAQUINE BERTRAND.

(Suite)

Marguerite, tous les matins, accompagnait sa mère à la Halle ; on lui avait réservé une des meilleures places de l'intérieur.

La Pacline avait ces chalands particuliers et une clientèle ordinaire, que lui assuraient ses manières honnêtes et traitant, par lesquelles brochait l'allure vive et caressante de Marguerite.

Et cela, sans qu'une seule des commères, ses voisines, fortes en gueule et en jalousie, se permît le moindre observation.

Il semblait, au contraire, que chacune de ces bonnes âmes fût enchantée du succès de la veuve.

Aussi fallait-il voir comme *mademoiselle Marguerite* vous recevait son monde du haut de sa gentillesse et de la petite chaise où on la plaçait dès son arrivée au carreau des Halles !

Un matin, le premier vendredi du mois de mars, vers les sept heures, et un moment plus actif de la vente, en plein coup de feu, la Pacline, qui venait d'écouler les derniers rognons de sa marchandise, s'entendant plus rire ni chanter auprès d'elle, leva les yeux sur la petite chaise de sa fille et la trouva vide.

Ce matin-là, précisément, à cause de l'affluence des acheteurs et de la foule des curieux attirés, elle avait recommandé à l'enfant de ne pas bouger.

— Marguerite ! appela-t-elle.

Mais Marguerite ne répondit pas.

— Petit diable ! pensa la mère, elle sera encore allée jouer avec le petit de Mme Beaupré. Voilà ce que c'est que de la trop gâter. Elle ne m'obéit plus.

Et elle recommença à crier de plus belle.

— Margot ! Margoton ! viens ! viens vite !

Rien.

La Pacline, impatientée de ce silence continu, sortit de son comptoir et bondit chez Mme Beaupré, sa voisine.

— Ah ! mon Dieu ! fit la pauvre mère, dont une secrète angoisse, un sombre pressentiment vint traverser le cœur, comme eut pu le traverser la pointe d'un couteau. Ah ! mon Dieu !

Et cherchant à maîtriser l'émotion qui envahissait toutes ses facultés, elle se précipita affolée, à travers les rues, allant de l'une à l'autre, et n'ayant qu'un seul mot à la bouche :

— Ma fille ! vous n'avez pas vu ma fille ?

Personne ne l'avait vue ; mais tout le monde aimait Marie-Etiennette, bonne, jolie, sensible, et Marguerite, si gentille, si intelligente.

Chacune des vaillantes commères, qui ne put lui répondre : " Votre fille, la voilà ! " prit part à son angoisse, fit siennes sa douleur et sa peine.

Vu sa nit en quête de l'enfant disparue. On alla, on vint, on s'informa.

En un instant, ce fut un tohu-bohu général.

La Halle était sur pied, bouleversée, grondante, menaçante, cherchant enfin à qui s'en prendre de cette alerte fausse ou vraie.

On savait, voilà que cette disparition ne provint que d'une niche de l'enfant.

L'une disait à la malheureuse mère :

— Ne vous effrayez pas, Margoton joue à cache cache.

L'autre :

— Je vais vous la ramener, mais faudra la fouetter.... pour la première fois, cette petite fesserait.

Et Marie-Etiennette, pâle, défaite, la voix brisée, répondait :

— Non, je la fouetterai..... mais rendez-la-moi.... rendez-le-moi !

Mais le temps s'écoula.

Les acheteurs s'éloignèrent.

Le carreau des Halles, si animé, redevint presque silencieux ; les marchands, consternés, n'osaient plus parler que bas autour de cette misérable femme qui ne voulait pas croire à son malheur.

Le journée tirait à sa fin.

On ferma le marché.

Marguerite n'était pas revenue ! Elle ne devait plus reparaître.

Plus de trace ! plus d'espoir !

— Mon Dieu ! mon Dieu ! se murmurait de temps à autre la pauvre Marie-Etiennette ! On me l'a prise ! .... Sainte Vierge ! vous me la rendrez !—Et puis elle appelait sa fille d'une voix à réveiller les morts.

Rien n'y fit.

Marguerite était bien perdue pour elle.

Les voisins et les voisines de Marie-Etiennette furent trouver la maîtresse du garni, conseillère officieuse auprès du commissaire de police.

Cela n'amena aucun résultat.

Nul indice ne fut recueilli.

Malgré les recherches les plus consciencieuses, nulle lueur ne se fit sur cette disparition mystérieuse, qui demeura à l'état de problème insoluble.

Le dernier coup brisa la Pacline.

La femme avait péniblement résisté à la perte de son mari ; la mère ne résista point à la perte de son enfant.

En proie à une fièvre ardente, elle fut transportée à l'hôpital. Là, elle résista cinq mois entre la vie et la mort.

Enfin, sa jeunesse et la force de sa constitution triomphèrent. La malade entra en convalescence.... ce fut long.

Quand elle sortit de l'hôpital, où tous médecins, infirmiers, religieuses avaient fait de cette et de sympathies, ses amies les plus intimes ne la reconnurent presque pas.

Marie-Etiennette Pacline était entrée à l'hôpital fleurie de vingt-quatre ans ; elle en sortait vieillie de vingt-cinq, avec des cheveux gris.

Les chagrins vont par troupe, dit un proverbe.

Quand la Pacline se retrouva sur le pavé de la grande ville, elle était bien et doement ruinée.

Ses économies avaient à peine suffi à liquider son commerce, à payer son arriéré et son loyer.

Mais que lui importait : elle n'avait plus personne auprès d'elle pour qui la misère l'effrayât.

D'ailleurs, les dames de la Halle sont compatissantes pour les malheurs immérités. Elles ne la laissèrent pas mourir de faim.

Sa fille, ses bonnes amies, ses camarades, ses voisines se cotisèrent. Grâce à leur secours, la veuve Pacline—à partir de ce jour on ne l'appela plus Marie Etiennette ! — se vit en mesure de recommencer son commerce.

Elle se remit à l'œuvre avec une sorte de rage.

Dans quel but, puisque désormais elle vivrait seule ?

Cette petite fleur bleue qui pousse au bord des précipices les plus escarpés et qui a nom l'espérance, lui faisait-elle encore subir son étrange tromperie ?

Travaillait-elle pour oublier ?

Etait-ce pour ne pas souffrir ?

Non, la Pacline travaillait pour travailler.

Quelques années passèrent.

La veuve remboursa peu à peu les avances qui lui avaient été faites si amicalement.

Elle se revit une seconde fois à la tête d'un petit commerce, bien modeste encore, mais prospère.

Elle se revit une seconde fois à la tête d'un petit commerce, bien modeste encore, mais prospère.

Et, chose singulière, elle ne se sentit pas le courage de quitter la Halle, où elle avait tant souffert, où elle avait tant pleuré.

Elle y retrouva sa place, sa petite chaise, son comptoir, ses voisines, ses amies.

Elle y retrouva aussi, mais bien changé, bien vieilli, bien triste, le père Baton, qui, lui, n'avait pas quitté son poste.

Le père Baton, qui, lui, n'avait pas quitté son poste.

Le père Baton, qui, lui, n'avait pas quitté son poste.